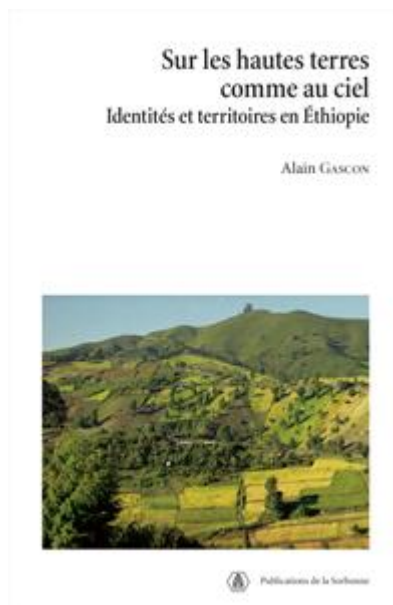


Alain Gascon  
11 novembre 2006

## Sur les hautes terres comme au ciel. Identités et territoires en Éthiopie

Alain Gascon, géographe, diplômé d'Études éthiopiennes et de somali de l'Institut national des langues et civilisations orientales (INALCO), est professeur à l'Institut français de géopolitique de l'Université Paris 8. Il est membre du Centre d'études africaines (CNRS/EHESS) et chargé de cours de civilisation au département Afrique de l'INALCO.

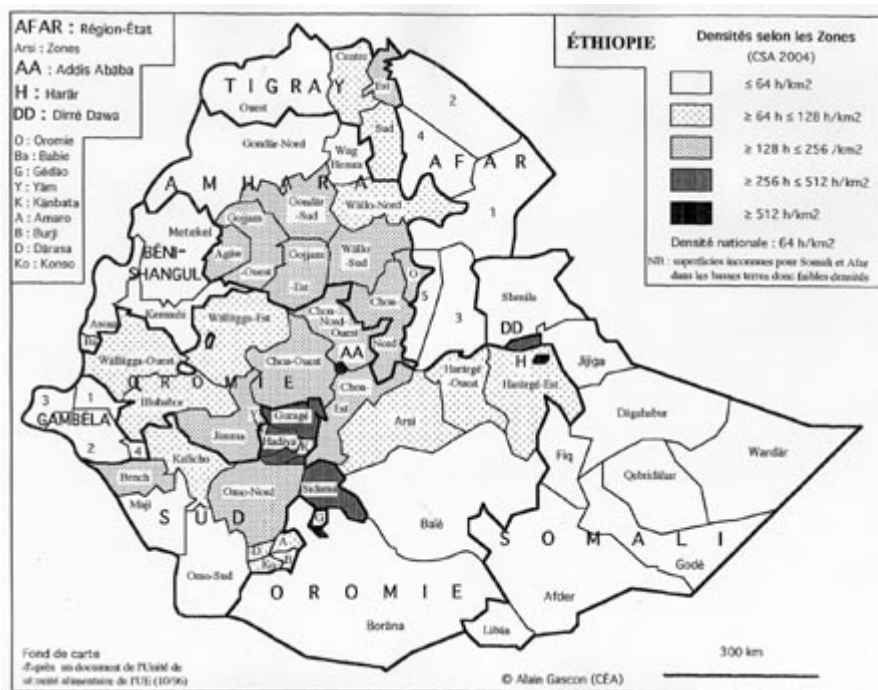
Ce texte constitue le résumé du dernier ouvrage d'Alain Gascon : *Sur les hautes terres comme au ciel. Identités et territoires en Éthiopie*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2006.



Ce livre, fruit de 35 ans de recherche sur l'Éthiopie et la Corne de l'Afrique, veut répondre à une question lancinante qu'on pose à ceux - ou que se posent ceux - qui travaillent en Éthiopie. Pourquoi, en dépit des catastrophes qui l'ont accablée, l'Éthiopie dure-t-elle ? Qu'est-ce qui la fait durer dans un continent où les États sont discrédités et/ou impuissants ? On a rétorqué qu'elle n'était pas en Afrique alors qu'Addis Abäba est, depuis 1963, le siège de l'OUA/Unité africaine. Pourtant, en 1991, sa fin paraissait proche : après trente ans de guerre civile, de crises de subsistance et de dictature, l'indépendance de l'Érythrée, contemporaine de l'effondrement de l'URSS, annonçait, selon les *Ethiopia watchers* [1], la prochaine implosion du vieil empire multinational éthiopien. Entre 1998 et 2000, nouvelle alerte, les dirigeants éthiopiens et érythréens, vainqueurs du régime de Mängestu, se sont affrontés dans une lutte sans merci qui est loin d'être apaisée. Or, quinze ans après 1991, l'Éthiopie a survécu, entière. En une génération, les Éthiopiens ont traversé les terribles épreuves que l'on sait mais, ce monument historique multinational - une anomalie géopolitique -, résiste mieux à l'implosion que la Somalie, État pourtant homogène dans sa langue, sa religion et ses valeurs sociales.

Même si la Constitution fédérale de l'Éthiopie stipule que chaque nation, nationalité ou peuple a le droit à la sécession, l'opposition, qui proteste contre le résultat - qu'elle dit arrangé - des élections de 2005, réclame le pouvoir à Addis Abäba et a renoncé au séparatisme.

Remarquons, enfin, qu'à l'occasion de chacune des crises qui l'ont accablée, tant en 1936, lors de l'agression italienne, qu'en 1974, après la déposition de Haylä Sellasé ou qu'en 1991, après la fuite de Mängestu, on a prédit l'éclatement prochain de l'Éthiopie... Or, le faire-part du décès de l'Éthiopie tarde à venir, on l'attend un peu comme on attend celui annonçant la mort de Dieu.



## Les densités de population en Ethiopie

Carte : Alain Gascon

Témoin des débuts de la Révolution éthiopienne, puis du raidissement du régime de Mängestu, j'ai constaté que la Réforme agraire, faisant du « passé table rase », avait consolidé la suture délicate entre les vieilles provinces du Nord et les possessions réunies par la force, au Sud. Menilek II et Haylä Sellasé avaient laissé ouvertes, pendant soixante-quinze ans, les plaies de la défaite des peuples du Sud en maintenant le régime foncier et fiscal inique conséquence de la conquête. C'est le sujet de mon premier livre : *La Grande Éthiopie, une utopie africaine. Éthiopie ou Oromie, l'intégration des hautes terres du Sud* [2]. Ayant parcouru les hautes terres du Nord et du Sud, ayant enseigné au Sud et m'étant initié par la langue, à la culture et à l'histoire, j'avais constaté que la société éthiopienne de la fin de l'Ancien Régime était traversée par deux mouvements, ô combien contradictoires. Sur les hauts plateaux, des siècles de combat, de cohabitation, de mariages... avaient établi des liens entre les différentes cultures éthiopiennes mais, en même temps, j'étais le témoin du réveil des nationalismes régionaux, notamment chez les Oromo et les Érythréens. Or, seule l'Érythrée est parvenue à l'indépendance au prix du partage du vieux cœur chrétien et sémitique. La frontière, héritée de cinquante années de colonisation, divise désormais le territoire de l'antique royaume fondateur d'Aksum.

Quand éclata la Révolution éthiopienne, l'âpreté des heurts provoqués par l'affrontement des revendications identitaires locales et régionales occultèrent le temps long de la formation et de

la transformation des civilisations. Toutefois, J. Tubiana, face à la Révolution éthiopienne, s'est souvenu de *L'Ancien Régime et la Révolution* de Tocqueville comme le montre son article : « Éthiopie : fin de l'empire ou fin de la société impériale ? » [3]. Dans le même esprit, D. L. Donham s'est explicitement référé au temps long braudélien dans sa contribution au livre collectif : « Old Abyssinia and the New Ethiopian Empire : Themes in Social History », qu'il a dirigé avec W. James [4]. Grâce, entre autres, à des Éthiopiens opposés la Constitution fédérale de 1995, on a redécouvert le livre de D. N. Levine : *Greater Ethiopia. The Evolution of a Multiethnic Society* [5]. Le premier, il avait déconstruit le diagnostic des anthropologues, qui, dans les années 1960, concluaient, avec une belle unanimité, à la déconstruction inéluctable de la Grande Éthiopie de Menilek II. Or, paru le jour même de la déposition de Haylā Sellasé - par une coïncidence imprévue - ce livre avait été moqué et, à tort, assimilé à un manifeste réactionnaire, car l'actualité, avait on dit, en infirmait la démonstration. Or, cet ouvrage, que j'avais lu au temps de sa parution, des Éthiopiens, qui l'avaient également lu, l'ont traduit en amharique et incité l'auteur à le publier avec une nouvelle préface. Ces deux derniers auteurs, et J. Gallais [6], montrent que les hautes terres, des « tropiques froids » (Troll), ont agi comme un « isolat » qui a contribué à former, préserver, protéger et répandre, des identités portées et encadrées par la permanence des structures étatiques.

L'une des sources de l'« élixir de jouvence » du vieil empire se trouve, sans doute, dans les relations entre identités et territoires telles qu'elles sont exprimées dans le mythe fondateur salomonien qui fait des hautes terres éthiopiennes, la Terre sainte, et des Éthiopiens, le Peuple élu de la Bible. Passer l'histoire, interprétée par le mythe, au crible de la géographie comme A. Reynaud passe « l'histoire au crible de la géographie [7] », telle est l'idée directrice de ce livre. La réflexion s'appuie principalement sur les travaux de J. Bonnemaison qui proposait d'inverser la démarche faisant des facteurs culturels, le dernier recours à n'utiliser qu'en désespoir de cause après avoir utilisé tous les autres [8]. Elle a été guidée par l'article de J.-L. Piveteau sur « la territorialité des Hébreux » [9] puisque l'Éthiopie recèle une Jérusalem, Lalibāla, excavée, au XIIe siècle, dans les plateaux du Wällo. La Terre sainte, fraîche et salubre, proche de « Dieu qui siège sur les hauteurs », et entourée de basses terres d'infidèles vivant dans une chaleur infernale, s'est peu à peu augmentée des plateaux méridionaux. Toutefois, l'Éthiopie du XXIe siècle, diminuée de l'Érythrée, soumise au partage ethnofédéral et menacée par le retour de Malthus, tend-elle toujours « les mains vers Dieu » (Ps 68, v. 32) ? Elle intègre maintenant une majorité de peuples pour qui la tradition salomonienne est d'imposition récente. Peut-on découper une Terre sainte, défaire ce que Dieu a fait ? Dans les représentations culturelles et sociales de la géopolitique éthiopienne, les rôles étaient clairs : l'Église nourrissait les âmes et le *negus* nourrissait les corps. Or, la Terre sainte n'est plus capable de subvenir aux besoins d'une population qui a triplé (en y comprenant l'Érythrée) en 35 ans et qui atteindra plus de 100 millions d'habitants en 2025. Certes, 80 % des 77 millions d'Éthiopiens (2005) se regroupent sur 1/3 du territoire : l'exode rural, déjà important, va encore s'accélérer et des migrants vont se diriger vers les 2/3 les moins peuplés du territoire national, les basses terres insalubres.

Le livre se divise en trois parties : la première est consacrée, comme il se doit, à l'examen des acteurs du « théâtre géographique » (Reclus), puis la deuxième et la troisième examinent si l'Éthiopie, passée par les affres de la Révolution éthiopienne et devenue une république ethnofédérale, est toujours une Terre sainte.

« Théâtre géographique » fait penser immédiatement à décor et renvoie à une conception révolue de l'analyse géographique. Toutefois, peut-on soutenir que dans les films dont le décor était signé Alexandre Trauner (*Hôtel du Nord*, *Les Visiteurs du soir*, *Les Enfants du*

*paradis*, *The Apartment* [la Garçonnière]), Salvador Dali (*Spellbound* [La maison du Dr. Edwards]) ou Jacques Tati (*Play Time*), ce décor n'est pas acteur à part entière. Surtout quand cet acteur ce sont les hautes terres qui sont saintes, image et préfiguration du royaume de Dieu. Au XVI<sup>e</sup> siècle, la résidence royale s'appelait *Māngestā Semayat* [Royaume de cieux] et la toponymie actuelle rappelle toujours cette sainteté : Nazrét, Dābrā Sina [Sinaï], Dābrā Zāyt (Mt des Oliviers), Bethléem etc. Le mythe salomonien fournit une grille de lecture de l'histoire et de la culture de l'Éthiopie mais aussi de sa territorialité. Les hautes terres, plus proches de « Dieu qui siège dans les hauteurs », sont une image du Paradis. Or, aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, le *jihad* de Mohamed *Graññ* [le Gaucher] et les migrations des Oromo avaient contraint le royaume chrétien à abandonner une partie de la Terre sainte. La conquête de la Grande Éthiopie, menée par Menilek II (1889-1913), fut certes liée à l'habileté politique du souverain qui sut profiter des hésitations européennes mais elle fut imaginée, espérée, animée, soutenue, expliquée et comprise par les Éthiopiens comme la *reconquista* de la Terre sainte. Ce patriotisme messianique naquit sur les hautes terres et gagna, par accréation, au fur et à mesure de l'agrandissement du noyau territorial (*agār*) aux dépens des périphéries (*dar agār*), les peuples conquis qui devinrent conquérants à leur tour. Ce chapitre s'inspire également des travaux de géographie historique de X. de Planhol sur les montagnes refuges du Moyen-Orient.

Selon J. Gallais, Ives et Messerli, les hautes terres éthio-érythréennes sont la « montagnes la plus peuplée du monde », somme toute le refuge est devenu trop étroit. La révolution démographique a précédé et servi de déclencheur à la Révolution politique éthiopienne (1974) et la Réforme agraire radicale qu'elle décréta (1975). Accueillie par la stupeur, la peur, l'inquiétude..., la déposition de Haylā Sellasé, descendant de Salomon, parent de Jésus Christ de la lignée de David, fils de Salomon, déclencha moins l'anathème de l'Église que la Réforme agraire qui défaisait ce que Dieu avait voulu. Il fallait prendre au sérieux les deux slogans répétés à satiété par les étudiants et les militaires qui prêchèrent la Révolution dans les campagnes. Le premier énonçait : « *Ityopya tāqdem* » [Éthiopie d'abord] et le second précisait : « *Mārēt lā arrashu* » [La terre à celui qui la cultive]. Les paysans éthiopiens, 95 % de la population, recherchaient, avant tout, la sécurité de la tenure. Au Nord, ils l'avaient par le biais de l'appartenance aux lignages et au Sud, ils en étaient privés depuis que les troupes de Menilek les avaient défaits. Plus de la moitié de la paysannerie était à la merci d'expulsions qui multipliaient avec les tentatives d'introduire l'agriculture commerciale mécanisée. Cette mesure rallia au régime militaro-marxiste les provinces fraîchement intégrées du Sud. Quand Māngestu voulut profiter de la famine - qui démontrait l'iniquité de sa politique agraire - pour imposer la collectivisation, étendre les fermes d'État, les déplacements de population, la villagisation... il fit basculer le Nord vers les fronts de libération. Ces derniers, en 1991, purent conquérir la capitale alors que les populations du Sud demeuraient indifférentes. Le *Panzersozialismus* tropical de Māngestu s'effondra et faillit entraîner dans sa chute l'Éthiopie comme la défaite de Siyaad Barre (également en 1991) provoqua l'implosion de la Somalie.

La chute de Māngestu n'a pas signifié la fin de la Grande Éthiopie même si, pour les opposants au régime de Mällās Zénawi, l'Éthiopie ethnofédérale n'est plus vraiment l'Éthiopie ou n'est qu'un nouvel avatar de l'État chauviniste grand-éthiopien. Remarquons qu'aucune nationalité n'a demandé son indépendance. En reprenant les cartes montrant les différents états du découpage fédéral, on note qu'il n'y a aucune carte officielle tant les limites varient au gré de compromis et de négociations qui ont le mérite d'avoir évité les conflits. L'ethnofédéralisme a avant tout une base linguistique qui marque la volonté d'enrayer les progrès de l'amharique, idiome vecteur de la Grande Éthiopie. Toutefois, l'urbanisation rapide (16 % de la population en 2005) fait progresser l'usage de l'amharique : Addis Abāba, à plus

75 % amharophone, déborde de son cadre administratif dans l'*Oromiyaa* [la région des Oromo], comme Bruxelles, dans la Flandre. En outre, faire d'une isoglosse la limite d'une région-État se révèle impossible dans les « Balkans de l'Éthiopie » où plus de la moitié des 75 « nationalités » reconnues se regroupe dans une région Sud (10 % du territoire et 20 % de la population) qui a pris l'amharique comme langue de travail. Les rapides progrès du christianisme évangélique dans les régions du Sud va-t-il renforcer les liens entre les régions ou les distendre ? M. Fontrier [10] constate que les maquisards tigréens (de Mälläs Zénawi) ont revêtu les habits du nationalisme éthiopien lors de la guerre contre l'Érythrée (1998-2000). Ils ont habilement réussi à faire passer le fédéralisme comme un retour à un passé fantasmé où le souverain, tout sacré qu'il était, n'était qu'un *primus inter pares*. Après le roi des rois, la nation des nations !

Ethnofédéraliste officiellement, la république éthiopienne est plutôt éthio-fédéraliste : l'État fédéral tient solidement les rênes par la maîtrise centralisée de la politique économique. En 1989, J. Gallais sous-titrait son livre : « Le poids de l'État », mettant en évidence l'attachement des Éthiopiens à l'État qui arbitre, redistribue, tranche, équilibre... entre les peuples. Au roi des rois, descendant de Salomon et apparenté au Christ, succède un État des États dont les tâches sont immenses. Les Éthiopiens puisent dans leur conception messianique de l'histoire et de la territorialisation leur attachement farouche à leurs hautes terres saintes : une Terre sainte qui ne nourrit plus ses enfants. L'examen du mythe salomonien avec les outils de la géographie culturelle, historique et politique permet d'éviter de sombrer dans l'éthio-pessimisme convenu ou de verser dans l'éthio-optimisme béat.

Alain Gascon, novembre 2006.

[1] . On appelait China watchers, les journalistes et les sinologues qui observaient de Hong Kong les soubresauts de la Chine populaire.

[2] . Paris, Cnrs éditions, Espaces et milieux, 1995.

[3] . Hérodote, nème 10 (1978), pp. 8-25.

[4] . Donham D. L. et James W. (dir.), *The Southern Marches of Imperial Ethiopia. Essays in History and Social Anthropology*, Cambridge, Cambridge University Press, 1986 (African Studies Series 51), pp. 3-48.

[5] . Chicago, The University of Chicago Press, 1974 et 2000.

[6] . Une géographie politique de l'Éthiopie. Le poids de l'État, Paris, Économica, 1989.

[7] . Une Géohistoire. La Chine des printemps et des automnes, Montpellier, Reclus, 1992.

[8] . « Voyage autour du territoire », *L'espace géographique*, Numéro spécial sur la géographie culturelle, t. 10, nème 4 (1981), pp. 249-262.

[9] . « La territorialité des Hébreux : l'affaire d'un petit peuple il y a longtemps, ou cas d'école pour le IIIe millénaire ? (quelques conjectures, quelques jalons) », *L'Espace Géographique* (1993-1), pp. 26-34.

[10] . « L'ethno-fédéralisme. Retour à un état ancien », Les orientalistes sont des aventuriers. Guirlande offerte à Joseph Tubiana par ses élèves et ses amis, Textes réunis par A. Rouaud, Saint-Maur, Sépia, 1999 (Bibliothèque Peiresc 12), pp. 215-222.

© Les Cafés Géographiques - [cafe-geo.net](http://cafe-geo.net)